

Paul-Jean Toulet

Les
Contrerimes



Édition de Michel Décaudin

nrf

Poésie / Gallimard

COLLECTION POÉSIE

PAUL-JEAN TOULET

Les Contrerimes

*Édition de
Michel Décaudin*

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1979.

PRÉFACE

On sait comment, dans Clef de la poésie, Jean Paulhan oppose deux races de poètes : ceux qui « font en poésie le langage procéder d'une inspiration », et les autres, « l'inspiration d'un langage » :

Ceux-ci voient dans une combinaison matérielle l'origine de tout esprit poétique; ceux-là dans l'exercice spirituel la raison même de la lettre et du rythme. La révélation, dit l'un, secrète ses mots et sa forme. Mais l'autre : la forme et les mots provoquent la révélation. « Poésie, dit Boccace, est Théologie. — A peine logogriphe, répond Malherbe. — Le poète est Pape, dit Victor Hugo. — Au mieux, joueur d'échecs », réplique Banville. « Il est prophète. — Il est orfèvre. — Il chante. — Il calcule. »

Dans ce dialogue imaginaire, la place de Toulet est du côté des grammairiens pour qui compte l'agencement des rythmes et des rimes, plus que le sujet. Qu'une impertinence comme :

Ciel! Isadora Duncan
Va danser. Fou...ons le camp.

voisine dans Les Contrerimes avec l'épithaphe d'un ami cher mort à la guerre, un quatrain où se résume tout le des-

tin de l'homme avec une pirouette savamment amenée, que lui importe? Le bonheur de la forme est plus important que tous les cris de la passion :

Si, plus souvent qu'au pays des Barbares, les poètes en France se font un jeu d'accoupler dans leurs vers l'amour à la mort, n'y cherchez pas quelque miracle de race ou de sensibilité, et tout cela n'est qu'affaire d'allitération.

Ce n'est pas chez lui que les mots ont fini de jouer pour se livrer à des occupations plus sérieuses. Il utilise dans une savante combinatoire tous les registres de la langue, de l'archaïsme à l'expression familière en passant par les termes exotiques. Il soumet la syntaxe à toutes les acrobaties. Il tire effet aussi bien de la rime défectueuse selon la règle (qui tombe | la tombe) que de raffinements qui rappellent à qui saura l'entendre que Montaigne rime avec campagne, tout comme Trémoille avec mouille et Choiseul avec œil. Le poème devient exercice de virtuosité langagière, avec ces ruptures de rythme ou de ton, ces subtils dérapages, ces pointes d'humour que savent ménager le causeur étincelant comme l'équilibriste éprouvé.

Le recueil lui-même s'organise selon la forme des poèmes. Déjà lorsqu'il en avait publié quelques suites dans diverses revues, composant des ensembles qu'il ne devait pas conserver, Toulet avait eu recours à des titres vagues, « Variations », « Des mots », « Guirlandes », quand ce n'est pas simplement « Quatrains et distiques » ou « Quelques vers ». A peine a-t-il deux fois annoncé des « Madrigaux », suggérant ainsi au moins une cohérence thématique, et intitulé sa contribution à Vers et prose « La Carte du Tendre ». Il ne retient, dans Les Contrerimes, qu'un classement fondé sur la structure des poèmes, au prix d'inévitables

disparates. D'abord, les contrerimes proprement dites, qui ne diffèrent que par le nombre de strophes, de une à neuf (cette dernière étant d'ailleurs plutôt une série de trois fois trois strophes). Un système qu'il n'a certes pas inventé ex nihilo (Leconte de Lisle a pu lui ouvrir la voie), mais qu'il a fait sien et revendiqué comme tel, système d'une science exquise, avec ses deux octosyllabes et ses deux hexasyllabes alternés, rimant, selon son expression, « à contre-longueur » : en vingt-huit syllabes se superposent deux schémas légèrement décalés l'un par rapport à l'autre, l'ordre des vers étant ABAB et celui des rimes ABBA ; il en résulte une allégresse de la démarche, qu'accentuent encore la brièveté des pièces, l'usage du rejet et celui de l'ellipse. Toulet reconnaissait la séduction exercée sur ses contemporains par les contrerimes : « Si on les aime mieux, disait-il, c'est parce que ce sont, au fond, des romances, comme les hommes les aimaient déjà au temps que les Sirènes chantaient : San-anta Loutchi-ia aux matelots d'Ulysse. » Mais il préférait ses quatrains qui, avec les distiques, forment la quatrième partie du livre, « Coples » — peut-être parce que le quatrain, moins souple et tolérant moins de fantaisie dans la forme, est tout entier tendu vers le trait final. Entre ces deux grands groupes, les soixante-dix contrerimes et les cent neuf coples, deux sections beaucoup plus courtes : douze dixains et quatorze chansons qui, seules, présentent quelque variété métrique.

La prouesse pour la prouesse n'est cependant pas son fait. Il n'est pas de ceux qui s'arrangent pour souligner leurs traits d'esprit. Il fait siens les préceptes de Whistler qu'il traduit dans la revue L'Éventail en cherchant à « donner une version plus exacte et, aussi, plus compendieuse » :

Une œuvre est parfaite, où ne demeure nulle trace des moyens y appliqués.

Louer une toile du labeur, de l'acharnement qu'on y voit percer, autant dire qu'elle n'est ni parfaite à voir, ni digne d'être vue.

Et aussi :

Le chef-d'œuvre doit être, aux yeux du peintre, pareil à la fleur : parfaite une fois épanouie, comme elle l'était en bouton; sans raison d'être là, sans fins à remplir; joie de l'artiste, illusion de l'amour; problème du botaniste; et, pour le poète, hasard de son émotion rythmée.

Une émotion que Toulet ne refuse pas, si d'autre part il ne s'y abandonne pas et la voile ou la dilue dans un sourire. « Moi, mordant et raffiné comme un outil de dentiste, cachant un grand fond de tendresse (huit mètres au moins, ce qui est plus qu'à Kuantchéou) sous les algues de l'ironie », écrit-il dans une lettre citée par Henri Martineau, qui relève aussi cette observation de Jacques Boulenger à propos de ses boutades féroces : « Il fallait bien qu'il eût le cœur le plus tendre et le plus blessé, pour inventer de tels traits. »

On pourrait imaginer un itinéraire de lecture des Contre-rimes qui tracerait une biographie pittoresque et sentimentale du poète : cartes postales évoquant les îles lointaines et l'Extrême-Orient, Alger et le Béarn ou la Rafette, souvenirs amusés ou attendris d'un quiproquo piquant, d'un rendez-vous galant, caricatures ou mots rosses, avec, ici et là, quelques touches mélancoliques... Mais la confiance n'est pas ce qui retient Toulet et ce n'est pas lui qui, comme Apollinaire d'Alcools, dirait que chacun des poèmes de son

recueil commémore un événement de son existence. Au point qu'il n'hésite pas à remplacer Douvres par Londres dans la cantilène LV ou à faire permuter ailleurs Floryse, la « dame créole » de Paris, avec la mystérieuse Fauste, en qui certains ont cru deviner — sans raison décisive, il est vrai — le grand amour de sa vie.

Plus que ces repères biographiques, le climat moral des Contrerimes retient le lecteur. Au fil des pages, et jusqu'aux derniers vers, se déroulent les images d'un univers de détachement et d'enjouement un peu crispé, de désenchantement qui atténue et amollit les fortes émotions, les grandes tensions de la vie. On l'a remarqué, aucun grand mythe ne soutient cette poésie. L'opium a donné à Toulet d'euphoriques rêveries, non la connaissance par les gouffres. « Qu'avez-vous trouvé dans l'opium? » demande-t-il à Dyssord ; et il fait la réponse : « Vous-même, n'est-ce pas, rien de plus. » Le souvenir de la jeunesse, des bonheurs passés ne lui inspira pas une méditation sur le Temps, mais une mélancolie élégiaque, dissipée par un sourire. L'amour n'est jamais passion, à peine libertinage ou pur badinage. La mort même devient une réalité familière dont le goût est inséparable de l'amour pour toutes les formes de la vie et qui, selon sa formule de Comme une fantaisie, « se mêle à la vie, comme l'odeur des cyprès épouse l'odeur des roses ». Nous sommes aux antipodes de l'aventure spirituelle des Fleurs du mal, du spleen, des ivresses et des paradis artificiels, de la révolte, du recours à l'au-delà.

Mais la conjonction d'une impression fugitive, d'un regard sur le temps perdu, d'une pensée sur l'existence teintée d'amertume suffit pour qu'en quelques vers Toulet rassemble toute la fragilité des choses et de la destinée humaine. Ainsi le célèbre « Dans Arle, où sont les Alis-

cams... », ou ce quatrain traversé par le souffle du temps et de l'amour :

Le sable où nos pas ont crié, l'or, ni la gloire,
Qu'importe, et de l'hiver le funèbre décor.
Mais que l'amour demeure, et me sourie encor
Comme une rose rouge à travers l'ombre noire.

Charles du Bos l'avait bien observé : « C'est dans la réduction à l'unité d'impressions venues des quatre points de l'horizon, mais perçues et senties simultanément, et comme avec instantanéité, sur le seul plan de l'imagination, que Toulet est incomparable. » Nous sommes loin du raffinement élégant, de l'ironie légère, du jeu poétique superficiel à quoi on prétend souvent le réduire, et que lui-même semble accepter quand dans un conte, « La main qui se pose », il attribue à un personnage sa contrerime LIV et dit que « où il réussissait le mieux [...] c'était à de petites pièces délicates, encore qu'un peu précieuses, dont son ami Béhanzigue disait qu'elles avaient l'air d'être cueillies dans l'Anthologie ». Nous sommes loin, mais aussi très près, dans ce livre mince où les disparates ne semblent s'accumuler que pour s'annuler. Paradoxe d'un poète qui laisse entendre qu'il a toujours trouvé ses vers « assez méchants, ou qui pis est : médiocres » et que seul le succès obtenu par quelques pièces a pu l'« engager à en faire d'autres ».

Paradoxe également que cette poésie à la fois inactuelle et chargée de modernité. Homme du Boulevard, d'une société qui épuise ses derniers feux, Toulet ne fréquente pas Montmartre, ni Montparnasse. Il passe sans les comprendre à côté des mutations qui agitent le XX^e siècle naissant. Il est resté étranger au cubisme comme aux manifestations

de l'avant-garde littéraire. A une époque où on proclame que poésie est création et où le poème éclate en calligrammes ou en mots en liberté, il s'enferme dans la prosodie la plus précise et ne veut voir dans l'art des vers qu'un aimable divertissement.

Il n'est cependant pas hors de son temps et son œuvre est l'expression d'une forme de la modernité des années 10 et 20. Non par le décor, car s'il met en poésie les taxautos ou le bar de l'Élysée-Palace, il n'abuse pas de ce pittoresque facile. Mais la défiance à l'égard des entraînements de la sensibilité et de la passion, le refus des facilités du verbe et de l'éloquence, le masque de l'humour et de l'enjouement « aigre-doux », la volonté de n'être pas dupe et de ne pas céder à la démesure, tout cela répond à un état d'esprit et à une attente. Valéry aussi se méfie des transports, qui transportent mal. Et c'est en Toulet que les jeunes fantaisistes de 1911, Derème, Carco, Pellerin, Vérane, trouvent leur guide et leur modèle : Les Contrerimes, si elles avaient paru en 1913 ou 1914 dans la « Collection des Cinq » (entendez : les cinq fantaisistes, parmi lesquels Jean-Marc Bernard avait pris la place de Vérane), auraient sans doute eu un écho considérable ; mais la défection de l'éditeur en décida autrement, et Toulet mourra sans avoir vu paraître le livre auquel sans doute il tenait le plus.

Son influence, croyait pouvoir prophétiser Henri Martineau dans le livre qu'il lui consacra en 1921, ne fera que grandir. La postérité ne lui a pas donné raison. Toulet n'a pas fait école, mais sans lui quelque chose manquerait à la constellation poétique de ce siècle.

Michel Décaudin.

LES CONTRERIMES

**M. AM. AM. VERSIC.
POETA DEDIC.**